



L'Italie, expression géographique

L'auteur de « Romanzo criminale » nous offre une fresque fouillée sur l'unification italienne.

Une nation moderne ne s'enfante que dans la douleur et l'Italie n'échappe pas à la règle. Notre jeune voisine, qui a célébré l'an dernier son 150^e anniversaire, aime à se rappeler intrigues, complots, batailles et attentats qui ont accouché d'elle.

Serait-ce pour mieux justifier son désordre aussi immuable que séduisant ? Giancarlo De Cataldo y a manifestement pris un vif plaisir, en publiant en 2010 un roman historique tellement dense et renseigné qu'il en reste une impression de joyeux fouillis. « Les Traîtres », dont la traduction française vient de paraître, revisitent avec passion ce quart de siècle pour le moins agité, au cours duquel l'Europe vit naître un Etat qui n'était, et n'est pour certains encore aujourd'hui, qu'une « expression géographique ».

Cavour, ce pervers...

Même dans l'Italie de Mario Monti, il n'est pas rare d'entendre l'homme de la rue s'interroger sur

l'existence, en tant que telle, de son pays. A lire Cataldo, on se demande comment le processus d'unification a pu aboutir. Dans le Nord, ceux qui s'autoproclamaient « italiens » n'avaient que mépris pour ceux du Sud. « *Nous ne sommes pas faits les uns pour les autres* », explique l'un des personnages fiction du livre, « *s'unir à Naples, c'est comme coucher avec un malade de la variole* ». Vu de Turin, où tout a commencé avec la maison de Savoie, les « Méridionaux » de Cataldo ont du reste « *feint l'enthousiasme pour l'unité* » alors que, « *par en dessous, ils manigançaient pour qu'elle se désintègre* ».

Question, donc : qui a fait l'Italie ? le général Garibaldi ? le roi Victor-Emmanuel II ? le comte de Cavour ? Cataldo, lui, ne dissimule pas son faible pour Giuseppe Mazzini. Un « *maestro* » qui agissait « *avec la tête* » quand ses partisans fonctionnaient « *avec le cœur* ». Un homme capable de « *pleurer pour un chat* » mais « *prêt à envoyer mourir un millier de jeunes gens* ».

Un héros « *fraternel, œcuménique et compréhensif* », tout autant que « *déterminé et sanguinaire* », qui aimait l'humanité « *d'un amour profond et convaincu* » en croyant pouvoir « *l'éperonner vers les plus hauts objectifs* ». A l'inverse, Camillo Cavour, autour de qui les célébrations nationales se sont passablement attardées en 2011, apparaît « *intimement pervers* » : « *Il méprisait ses semblables, les trouvant inadaptés, jamais à la hauteur de son intelligence supérieure* ». Dans le roman, tous ont évidemment leur part de traîtrise.

Les coups bas des « froci »

A cet égard, le lecteur appréciera le portrait salutaire d'une France protectrice de la papauté au point d'envisager de raser Rome, « *comme au temps des invasions barbares* », avant d'aller prêter main-forte aux Bourbons du royaume des Deux Sicile. A l'époque, on parle des « froci », qui vient de « français » mais signifie aussi « pédérastes », « *à cause de cette manière de faire, disons... affec-*

Un roman

LES TRAITRES

Giancarlo De Cataldo
Traduit de l'italien par Serge
Quadruppani, éditions **Métailié**
600 pages, 24 euros.

tée ». On croise aussi de chics Anglais tout de prince-de-galles vêtus, puisque Mazzini passe le plus clair de son temps à Londres. Et au milieu d'un défilé haut en couleur de princesses, d'artistes et d'agents secrets, on se prend de sympathie pour un voyou palermitain. En apprenant au passage que le mot « mafia », alors synonyme de « beau, vaillant et plein de prestance », est né avec l'Italie. On n'en attendait pas moins de l'auteur de « Romanzo criminale » (Métailié, 2006), qui était juge avant de devenir écrivain à succès.

GUILLAUME DELACROIX
CORRESPONDANT À ROME